

FEUILLETON.

M. FLANANVILLE,

ou

La journée d'un Monsieur qui n'a pas de temps.

(Esquisse de Mœurs.)

M. Flananville a bien la quarantaine ; il n'est ni beau ni laid, ni grand ni petit, ni gras ni maigre, ni spirituel ni bête. C'est un de ces personnages que l'on ne remarque ni à la promenade ni dans un salon, ni dans un concert ni au bal ; de ces gens qui passent partout et qui ne sont positivement déplacés nulle part : que l'on invite à une soirée si l'on craint de manquer de danseurs ; à un dîner, pour ne pas être treize à table.

Cependant M. Flananville a une spécialité ; il est l'homme le plus occupé de Paris. Demandez-lui quelque chose, il n'a jamais le temps de rien faire. Priez-le pour une soirée : il ne sait pas s'il aura le temps d'y aller. Demandez-lui ce qu'il pense de la pièce nouvelle : il n'a pas encore eu le temps de la voir.

Quel est donc l'emploi, le commerce, l'art que cultive ce monsieur qui n'a jamais un moment à lui ?

Il n'a aucun emploi. Il vit de ses rentes. Il est marié, il a un petit garçon et assez d'aisance pour être heureux.

Sa femme est économe, bonne ménagère, point coquette, et donne les plus grands soins à leur intérieur.

A la vérité, il s'est chargé de faire lui-même l'éducation de son fils.

Mais son fils a près de dix ans, et il ne sait rien.

Vous allez me demander encore ce que fait ce monsieur pour être si occupé.

Je pourrais vous répondre qu'il lit beaucoup de journaux, qu'il est abonné à la *Gazette des Tribunaux*, qu'il a une grande faiblesse pour le dialecte des voleurs ; que tout en blâmant les gens qui parlent *argot*, les journalistes qui rapportent ce langage et les auteurs qui s'en servent dans leurs pièces, il lui arrive parfois de s'échapper et de lâcher quelques mots de cette langue dans la conversation. Mais pour bien savoir ce que fait ce monsieur, je trouve qu'il est plus simple de le prendre chez lui au saut du lit, de le suivre pendant toute une journée ; nous verrons alors à quoi il passe son temps.

Il est l'heure du déjeuner, ceci me fait souvenir qu'il y a des gens qui ont assez d'audace ou plutôt assez d'estomac pour vous dire : "Déjeunez comme si vous ne deviez pas dîner ; dinez comme si vous n'aviez pas déjeuné."

Cette maxime peut être consolante, mais elle est fort dangereuse.

A Paris, on déjeune bien moins qu'en province et quo dans un grand nombre de villes étrangères ; c'est-à-dire que pour la plupart des Parisiens, occupés de leurs affaires ou de leurs plaisirs, fatigués d'une soirée qui s'est prolongée tard, d'un bal qui a duré jusqu'au matin, ou de la représentation d'un grand drame (lesquels finissent rarement le même jour qu'ils commencent) l'heure du déjeuner arrive et l'on n'a point d'appétit ; aussi fait-on ce repas très-vite, très-brèvement et comme une chose dont il faut se débarrasser.

Il est rare de trouver à Paris des gens qui déjeunent comme en Allemagne, en Suisse en Belgique, où ce repas a presque l'importance d'un dîner, où l'on y mange de la viande, du poisson, des légumes du dessert, puis du café ou du thé ; vous jureriez que c'est un dîner si l'on y servait du potage.

Dans Paris, où nous réservons notre appétit pour le dîner, un grand déjeuner est une chose qui sort de nos habitudes. Le café, ce poison lent que Voltaire chérissait et que Mme de Sévigné traitait si mal, le café est le déjeuner le plus généralement adopté par les Parisiens.

Dans presque toutes les classes on prend du café. La grisette va tous les matins acheter sa petite cruche de lait et sa demi-once légèrement mélangée de chicorée. Le petit rentier en fait

autant, en y joignant, le dimanche, un modeste pain mollet, sur lequel il étend avec volupté une couche de beurre frais. La garde-malade veut son café tous les matins. La portière en prend plein une soupière ou un saladier.

Ce qui sans doute surprendra davantage, c'est que l'usage du café ait aussi passé parmi le peuple. C'est cependant un fait avéré. Des artisans, des ouvriers préfèrent souvent le café au lait à un canon avec un morceau sur le pouce, et ceux qui déjeunent ainsi ont le travail plus agile, la tête plus nette que ceux qui prennent leur repas chez le marchand de vin.

Passes au point du jour à la Halle, à la Porte Saint-Denis ou Saint-Martin, vous y verrez une femme enveloppée dans une grande pelisse de toile, dont le capuchon recouvre la tête, assise sur une chaise, les deux pieds posés sur un *gueux*, les deux mains sur un autre *gueux* qu'elle tient entre ses genoux ; à côté d'elle est une table couverte de grandes jattes de fétaence et une petite fontaine en fer blanc semblable à celles des marchands de coco. La fontaine, qui est placée sur un réchaud de braises allumées, contient une espèce de café au lait tout sucré. Je dis espèce, car vous devez bien penser que ce café-là ne sent guère le moka. Cela n'embêche pas qu'il ne s'en fasse une grande consommation. Pour deux sous en vous emplit une des tasses. C'est tout chaud, tout préparé, vous n'avez plus qu'à le boire. Et ce sont les charretiers, les marichers et les porteurs de la Halle qui sont les habitués de ces cafés en plein vent.

Mais tout ceci nous a fait oublier M. Flananville ; le café nous entraînait : on se laisse facilement aller avec ce qu'on aime.

Les bonnes ménagères aiment à déjeuner dès qu'elles sont levées, et Mme Flananville était de ce nombre. A peine hors du lit, elle ordonnait à sa domestique d'apprêter le café, elle n'avait point de cesse que le déjeuner ne fût sur la table. Alors elle appelait son mari.

Mais M. Flananville est essentiellement paresseux, il a beaucoup de peine à se tirer du lit, même quand il ne dort plus.

Madame dit à sa bonne :—Avertissez donc monsieur que le déjeuner est servi. Il m'a dit hier au soir qu'il avait beaucoup à faire ce matin, et il est déjà tard.

La bonne pénètre dans la chambre à coucher et aperçoit le chef de son maître, dont les yeux sont encore à demi fermés. Elle crie :—Monsieur ! le déjeuner est sur la table.

Monsieur étend les bras, bâille, ouvre tout à fait un œil, et murmure :

—Mais qu'est-ce qu'on a donc toujours à m'empêcher de dormir !... Ma femme est cruelle et aporçoit le chef de son maître, dont les yeux sont encore à demi fermés. Elle crie :—Monsieur ! le déjeuner est sur la table.

Monsieur étend les bras, bâille, ouvre tout à fait un œil, et murmure :

—Mais qu'est-ce qu'on a donc toujours à m'empêcher de dormir !... Ma femme est cruelle et aporçoit le chef de son maître, dont les yeux sont encore à demi fermés. Elle crie :—Monsieur ! le déjeuner est sur la table.

Ses parents le trouvent rempli de moyens. Il a en effet tous les moyens voulus pour devenir un mauvais sujet.

Il entre dans la chambre de son père en tenant à sa main un sac de papier qui est vide. Il souffle dans le sac de façon à l'emplir de vent, referme vivement la main, puis va crever le sac contre l'oreille de son père. Cette fois celui-ci fait un saut de carpe dans son lit, en s'écriant :

—Ah ! mon Dieu ! le canon !... on tire le canon ! Qu'est-ce qu'il y a donc ?... Est-ce qu'Abdel-Kader serait enfin pinché ?

M. Anastase rit comme un fou, en murmurant :

—C'est moi qui ai tiré le canon avec un sac de papier.—Ah ! c'est vous, monsieur Tanasc, qui vous permettez ce bruit à mes oreilles !... vous êtes bien hardi.—Maman veut que tu viennes déjeuner.—C'est terrible ! enfin, on n'a pas même le temps de dormir ici !... Tanasc, avez-vous fait vos devoirs ?—Lesquels ?—Ceux que je vous ai donnés.—Tu ne m'as rien donné à faire.—Vous deviez au moins apprendre une fable.—Ah ! je la sais ma fable... tu vas voir.

Et M. Anastase commence à chanter :

Maître corbeau, sur un arbre perché...

—C'est bien, c'est bien... tu ne la diras plus tard ; je n'ai pas le temps de l'entendre à présent.—Mais puisque je la sais...—Mais puisque je ne puis pas t'écouter maintenant...—C'est pas la peine de me faire apprendre par cœur, tu ne me fais jamais rien réciter.—Je crois que vous raisonnez, polisson ! Allez apprendre par cœur le verbe *raisonner* ; vous le conjuguerez entièrement devant moi.

Le petit garçon s'éloigne en faisant la moue. M. Flananville prend un pantalon ; il le rejette, puis va en chercher un autre dans un tiroir ; il passe une jambe dans celui-ci, et le rejette encore pour en prendre un autre.

Il en est à son sixième pantalon lorsque sa femme entre dans sa chambre.

—Mon ami, vous ne voulez donc pas venir déjeuner aujourd'hui ?—Pardonnez-moi, ma chère ami ; mais on n'a donc même pas le temps de s'habiller, ici...—Il y a là un monsieur qui demande à vous parler.—Oh ! c'est impossible... Renvoie-le, ma bonne amie ; dis-lui de revenir... Il faut que je m'habille, que je déjeune... et j'ai des courses importantes à faire ce matin. Renvoie ce monsieur.

Madame s'éloigne en haussant légèrement les épaules. Monsieur en fait autant pour mettre un gilet qu'il passe un pantalon. Le café, qui était servi depuis longtemps, est donc parfaitement froid quand il vient pour le prendre ; mais il y fait peu attention : les hommes très-occupés ne remarquent pas de telles misères.

Monsieur examine son carnet, tout en disant :—Il faut que j'aille consulter un avocat, ou un avocat, ou un clerc de notaire, relativement à notre ferme, dans laquelle on veut percer un chemin... Je crois qu'on n'a pas le droit... Je plaiderai peut-être...—Vous n'avez donc pas consulté ? Vous deviez le faire hier.—Je n'ai pas eu le temps. J'irai ce matin.—Et pour ce placement de fonds avantageux, avez-vous vu l'homme d'affaires ?—Je n'ai pas eu le temps ; je le verrai aujourd'hui.—N'oubliez pas non plus, mon ami, que c'est la fête de votre oncle. Vous savez comme il est susceptible, comme il tient aux égards, aux visites. Si vous n'allez pas lui souhaiter sa fête aujourd'hui, il serait capable de se fâcher tout à fait ; et vous devez ménager votre oncle.—C'est juste ; un vieux garçon très-riche, dont nous hériterons. Ah ! fichtre ! que d'affaires aujourd'hui !

Le petit Anastase se présente d'un air piteux devant son père, et se met à murmurer :

—Je raisonne, tu raisones, il raisonne...

—Ah ! c'est bien, Tanasc ; je sais ce que c'est. Tu me conjugueras cela une autre fois... Je ne puis pas t'écouter à présent.—Mais, papa, pendant que tu déjeunes...

Je raisonnerai, tu raisonneras, nous raisonnerons.

—Taisez-vous ! silence donc !... Est-ce que j'ai le temps de vous entendre ?—Vous raisonneriez...—Ah ! que je l'entende encore raisonner... Va t'habiller, cela vaudra mieux ; je t'emmènerai avec moi souhaiter la fête à mon oncle ; cela fera plaisir à ce vieillard... En route, je t'apprendrai un compliment pour lui.—Et ma leçon d'écriture ?—Est-ce que je puis t'en donner à présent !...

—Si vous n'aviez pas dormi si tard ! dit Mme Flananville.—Ma chère ami, *Deus nobis hæc otia fecit* !... Anastase, traduisez cela à votre mère.—Moi !... est-ce que je comprends ce que cela veut dire ?—Ah ? C'est juste, tu ne sais pas encore le latin ; mais je te l'apprendrai... oh ! je te l'apprendrai ! Je veux même que tu deviennes très-fort, que tu traduises Virgile, Ovide et Tibulle... Tibulle est un peu libertin, mais il est bien aimable !... Je t'apprendrai aussi l'italien, pour que tu traduises le Tasso... délicieux poète qui exprime un grand amour avec tant de modestie :

Brama assai, poco spera, nulla chiede !...

Dis à ta mère ce que cela signifie.

M. Anastase s'occupe en ce moment à fourrer ses doigts dans son nez en murmurant :—*Que nous raisonnions, que vous raisonnez, qu'ils ou qu'elles raisonnent.*